

PEUT-ON REPRÉSENTER DIEU ?

Un questionnement dans la Bible

Philippe LEFEBVRE

Dieu peut-il être objet de représentation ? La position de la Bible est plus subtile qu'il n'y paraît. L'enjeu est d'écarter toute représentation idolâtrique, qui s'avère mortifère, au profit d'une rencontre plus authentique, celle d'une « Personne ».

Dans les débats qui impliquent les « religions monothéistes », comme il est coutume de les appeler, christianisme, judaïsme et islam, la question de la représentation de Dieu est posée. Peut-on représenter Dieu ? Si l'on ne peut s'empêcher de se faire des images de ce en quoi on croit, quelles sont les images qui correspondent à la révélation que Dieu fait de lui-même ? La Bible ne cesse de combattre l'idolâtrie. L'idole n'est-elle pas la projection sur le divin de son propre imaginaire, de sorte qu'elle enferme sur soi au lieu de favoriser la rencontre ? Le fondamentalisme religieux, dont on voit partout les expressions violentes, serait aussi affaire de représentation.

Je voudrais montrer dans cet article que la Bible elle-même inaugure un débat concernant l'expérience de voir Dieu et de le représenter. Cela est-il définitivement inconcevable ? En existe-t-il des conditions de possibilité ? Jusqu'où peut-on aller dans la représentation ? Toutes ces questions et d'autres encore n'émergent donc pas pour la

première fois dans les confrontations actuelles entre religions et laïcité, entre intégration et

Dominicain, Université de Fribourg.

atypisme identitaire. Elles sont inhérentes au propos biblique et suscitent des réponses, des attitudes contrastées. Notre époque impose certes au dialogue sa marque propre, ses paramètres spécifiques, mais il peut être utile de parcourir quelques textes bibliques pour percevoir que la question de la représentation ne s'y réduit pas à des interdits indiscutables. Elle est au contraire au cœur d'un débat dont les termes informent nos propres controverses. Je parle ici en chrétien, lisant « l'un et l'autre Testament ».

La Bible : de paradoxes en rencontres

On affirme parfois un peu vite qu'il y aurait dans l'Ancien Testament un interdit de toute représentation. Cela n'est pas tout à fait vrai. Il est défendu de représenter une quelconque réalité terrestre ou divine, sauf dans les cas où il faut le faire; on ne peut voir Dieu, cependant

« **La question de représenter Dieu devient alors l'occasion de rencontrer Dieu** »

certaines ont contemplé sa face; plusieurs représentations sont réalisées de manière illégitime et dévoyée, mais elles expriment pourtant quelque chose de juste.

Les textes bibliques, ici comme sur bien d'autres sujets, reviennent sans cesse sur la question, procèdent par paradoxes, par confrontations, mettent en lumière les enjeux, et en tout cela associent au débat le lecteur attentif.

La question de représenter Dieu devient alors l'occasion de rencontrer Dieu, de le consulter sur la possibilité ou non de lui donner forme. Et ce passage nécessaire à la relation personnelle éclaire d'emblée la réflexion qui nous occupe : il appartient à la personne – et Dieu est éminemment une Personne – de ne pas immédiatement dévoiler son visage, de ne pas faire d'emblée le don précieux de son image, parce qu'il faut que les yeux s'habituent à voir ce qu'ils n'ont jamais vu. « Vraiment tu es un Dieu qui se cache, Dieu d'Israël, sauveur » dit au Seigneur le prophète Isaïe ; à quoi Dieu rétorque bientôt : « Non, ce n'est pas dans un endroit caché que j'ai parlé, dans un lieu ténébreux de la terre » (*Isaïe* 45, 15 et 19). Dieu est-il caché et irreprésentable ? Ou bien ne l'est-il pas, comme il l'affirme lui-même ? Il arrive donc que le Dieu caché se dévoile et puisse être mis en scène.

Le commandement de Dieu

Partons du Décalogue, ces commandements reçus de Dieu par Moïse au Sinaï et consignés sur des tables de pierre. Au début de ces « Dix Paroles » se trouve l'interdit de toute représentation figurée : « Tu ne te feras pas de statue, ni aucune forme de ce qui est dans le ciel, en haut, de ce qui est sur la terre, en bas, ou de ce qui est au-dessous de la terre, dans les eaux » (*Exode 20, 4; Deutéronome 5, 8*). Ce commandement négatif intervient dans un contexte de lutte contre l'idolâtrie : « Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi » dit le verset précédent ; quant aux deux versets suivants, ils ordonnent de ne point « se prosterner devant (ces divinités) », sous peine de déclencher la colère du « Dieu jaloux » (v. 5-6).

Or, dans le livre de l'Exode, le même Dieu qui a donné cet ordre enjoint à Moïse, cinq chapitres plus loin, de sculpter deux chérubins aux ailes éployées, pour surmonter l'arche d'alliance, ce coffre où sont enfermées les tables du Décalogue : deux statues pour abriter la Loi interdisant toute statue ! Quant au temple lui-même, Salomon l'avait construit en ciselant « sur tout le pourtour de ses murs, à l'intérieur et à l'extérieur, des chérubins, des branches de palmiers et des fleurs épanouies » (*1 Rois 6, 29*) ; il fit aussi fabriquer deux imposants chérubins afin d'abriter l'arche dans le Saint des saints ainsi que des effigies de bœufs pour porter l'immense bassin de bronze appelé la « mer », placé dans le périmètre du sanctuaire (*1 Rois 6, 23-28; 7, 25*). Ces décors à motifs végétaux, animaux et angéliques rappellent le paradis où plantes et bêtes se déployaient (*Genèse 2*) et où patrouillaient des chérubins (*Genèse 3, 24*).

Du commandement au débat

La contradiction qui résulte de ces rapprochements de passages divergents peut bien sûr être mise sur le compte de l'histoire du texte : la lente élaboration du Pentateuque témoignerait d'attitudes diverses au fil du temps en ce qui concerne les représentations, tel courant de pensée n'ayant aucune prévention particulière contre un art figuratif, tel autre au contraire marquant violemment son refus, en une période déterminée où une censure s'imposait. Thomas Römer montre les traces possibles, aussi bien dans le texte biblique que dans les objets

mis au jour par l'archéologie, d'un cheminement vers l'*aniconisme*, c'est-à-dire l'absence voulue de toute effigie¹. Quoi qu'il en soit, le texte biblique met en place ici ce qu'il propose en maints autres endroits : une discordance qui suscite une question, un débat. Peut-on, oui ou non, sculpter, ciseler ou peindre des êtres appartenant au monde visible ou invisible ? Le texte, loin de laisser en suspension tout et son contraire, met en contact, sciemment, des positions contrastées et amorce ainsi une nécessaire discussion. C'est là un de ses modes favoris de déploiement.

Les commandements de Dieu cessent alors d'apparaître comme des dictats univoques et coercitifs qui détermineraient une ligne de conduite intangible. Ils deviennent paroles au présent. C'est à Dieu de dire dans telle ou telle situation s'il faut ou non représenter. De fait, dans les premiers siècles du christianisme, les défenseurs des icônes, répondant à leurs frères chrétiens iconoclastes, verront dans l'interdit de la représentation édicté par le Décalogue « une mesure provisoire, pédagogique, (...) et non une interdiction de principe² ».

L'interdit fructueux

Les commandements ne sont pas relativisés ; ils sont replacés dans leur authentique registre : celui d'une Parole qui ne cesse au fil des générations d'être adressée et donc adaptée. Il est toujours vrai que la

« *Ce que nous appelons un « interdit » désigne dans la Bible l'alerte face à la banalisation imminente* »

représentation de Dieu, d'un membre de la cour céleste, d'un élément de la création ne constitue en aucun cas une affaire banale dont n'importe quel

humain pourrait s'emparer. Ce que nous appelons un « interdit » désigne dans la Bible l'alerte face à la banalisation imminente, à la mainmise humaine, trop humaine, sur une activité qui excède l'humain. C'est alors qu'apparaît tôt ou tard l'autre face de l'interdit biblique : comment Dieu indique aux êtres suffisamment réceptifs des

1. Voir dans son livre *L'invention de Dieu*, Seuil, 2014, le chapitre 8 intitulé : « La statue de Yhwh en Juda », pp. 187-211. L'auteur y montre entre autres que le thème de « la face du Seigneur » vient sans doute d'une statue dudit Seigneur devant laquelle les fidèles se présentaient. Sur l'aniconisme fondateur d'Israël, voir Shmuel Trigano dans sa somme récente : *Le Judaïsme et l'esprit du monde*, Grasset, 2011 (notamment pp. 991-993).

2. Léonide Ouspensky, *La Théologie de l'icône*, coll. « Patrimoines Orthodoxie », Cerf, 1980, p. 18.

chemins inédits pour accomplir ce que l'humain ne peut, seul, mener à bien. On pourrait suggérer que l'interdit est, de la part de Dieu, un appel à collaborer avec lui.

Quand Dieu, ayant prescrit cette loi dans le Décalogue, ordonne ensuite à Moïse de sculpter ou de façonner chérubins, ustensiles du sanctuaire ou serpent d'airain, il amorce un cheminement mystérieux où l'art figuratif est comme dégagé de l'emprise idolâtrique. Moïse et les artisans que le Seigneur emplit de son Esprit de sagesse travaillent en coopérant à ce que Dieu veut et inspire (*Exode* 31, 1-11), la portée et l'avenir de l'œuvre élaborée leur échappent. En parlant de l'art de l'icône, Ouspensky rend compte de cet interdit fructueux qui, paradoxalement, donne naissance aux véritables représentations: « pour l'Église l'image sacrée découle précisément de l'absence d'image directe dans l'Ancien Testament. (...) L'ancêtre de l'image chrétienne n'est pas l'idole païenne, comme on le pense parfois, mais l'absence d'image concrète et directe avant l'incarnation³ ».

Lectures visuelles

J'adhère au mouvement de pensée qu'Ouspensky dessine, mais je pense que l'Ancien Testament, déjà, va plus loin que cet auteur ne le dit. En effet, l'écriture y fait sans cesse affleurer des images, et ces images sont travaillées, agencées, superposées, mises en contraste. Peut-être faudrait-il parler d'une lecture visuelle à laquelle les textes nous conviennent bien souvent. Ici encore, le fameux « interdit de la représentation » mérite d'être repensé si l'on prend en compte que la matière même du texte biblique est le déploiement concerté, construit, continu, d'une révélation par les images.

Prenons un exemple: il n'est pas d'entité plus immatérielle – donc moins représentable – que « l'Esprit du Seigneur » dont l'Ancien Testament fait mention dès le deuxième verset de la Genèse. Le mot « esprit », *ruah* en hébreu (un nom féminin), évoque avant tout un souffle, un vent. Le Nouveau Testament lui donnera le nom d'Esprit saint que les Chrétiens comprendront comme l'une des Personnes de la Trinité. L'Ancien Testament, lui, n'est pas d'emblée aussi explicite, bien que « l'Esprit du Seigneur » y apparaisse comme bien davantage

³. *Id.*, p. 17.

qu'une force indéterminée venant de Dieu. Or, à plusieurs reprises, quand un passage évoque ce souffle mystérieux, il propose en regard une scène apparentée qui donne une visibilité à cet Esprit invisible. Et la réalité souvent mise en œuvre alors est celle de l'oiseau. Au commencement, quand les eaux recouvraient la terre et que celle-ci était *tohu-bohu*⁴, « l'Esprit du Seigneur planait sur les eaux » (*Genèse* 1, 2). Suit alors le grand récit de création du chapitre inaugural de la Bible. Quelques chapitres plus loin, devant la méchanceté grandissante des humains qu'il a créés, Dieu décide de déclencher un déluge total: toute la terre habitée est engloutie sous les eaux (*Genèse* 6-8). Seuls Noé et les siens flottent dans leur arche sur cet océan sans limite, avec des spécimens de tous les animaux. Quand la pluie s'arrête enfin, pour savoir si les eaux baissent, Noé envoie une colombe: elle fait un premier tour et revient bredouille, un deuxième tour et rapporte un rameau d'olivier annonciateur de la décrue; au troisième envol, elle part sans plus revenir (*Genèse* 8, 8-12). Les tournoisements de la colombe au-dessus des grandes eaux rappellent ceux de l'Esprit sur les eaux primordiales. D'autres éléments du récit consacré à Noé se réfèrent d'ailleurs aux récits tout proches du commencement⁵.

Du texte à la représentation

L'enquête serait à poursuivre et à approfondir dans le Pentateuque ainsi qu'à travers tout l'Ancien Testament. Des images de l'Esprit en forme d'oiseau apparaissent à plusieurs reprises, s'agencent, se recouvrent, se recourent. Aussi, quand nous lisons la scène du baptême du Christ, au tout début de l'évangile de Marc par exemple, le travail textuel et iconographique de l'Ancien Testament donne sa pleine mesure: le Christ est immergé dans les eaux du Jourdain et quand il en sort, les cieux se déchirent, « et l'Esprit, comme une colombe, descend sur lui » (*Marc* 1, 9-10). Le commencement de cet évangile renoue avec le commencement de la Bible qui évoque en ses versets liminaires l'eau et le ciel; l'Esprit ne se contente plus de tournoyer, il descend sur l'annonciateur du monde nouveau qu'il a

4. *Tohu wabohu* dit le texte hébreu, deux termes souvent rendus par « informe et vide » ou d'autres équivalents. Ces mots désignent un lieu sans chemin et non viabilisé.

5. Au sortir de l'arche, Noé plante ainsi une vigne et s'enivre avec le fruit qu'il en a récolté. Le thème de l'arbre dont les fruits consommés ont un effet non maîtrisable est inauguré en *Genèse* 3, avec Adam et sa femme près de l'arbre de la connaissance.

reconnu, ayant pris l'apparence d'une colombe comme en Genèse 8. La descente de l'Esprit sur Jésus rappelle aussi l'effusion de l'Esprit du Seigneur sur le messie David, après qu'eut été répandue sur lui l'huile d'onction (1 *Samuel* 16, 13) – cette huile annonçant l'invisible Esprit déversé sur le roi en puissance. David, à la fin de son règne, traversa lui-même le Jourdain pour reprendre possession de son trône (2 *Samuel* 19). Ainsi l'avait fait avant lui Josué (dont le nom est adapté en grec sous la forme *Jésus* dès l'Ancien Testament) quand il emmenait le peuple vers la Terre promise par Dieu; sur l'arche du Seigneur qui le guidait étaient fixés les chérubins aux ailes éployées – autre image proche des oiseaux (*Josué* 3-4).

Une composition structurée d'images (celles que nous venons d'évoquer et d'autres encore) surgit donc quand nous lisons le récit du baptême de Jésus. La mise en scène de ce baptême, riche des réminiscences de bien des passages jalonnant l'Ancien Testament, aboutit presque « naturellement » à la représentation picturale que les textes appelaient en quelque sorte. De fait, dans les Églises d'Orient et d'Occident, de nombreuses icônes et peintures proposent cette scène fondamentale.

Enchaînements d'images

Pour penser sur des bases tangibles les problématiques de la représentation de Dieu, il conviendrait de multiplier ce genre de traversées dans les textes bibliques jusqu'aux œuvres de peinture, de sculpture, de gravure qui donnent aux constructions textuelles une sorte d'accomplissement formel. On peut ainsi suivre les présentations explicites que l'Ancien Testament fait de Dieu : le Dieu siégeant en majesté, comme Isaïe 6 nous l'a montré, constituerait un des « dossiers » à développer. Cette scène semble aller de soi : le Dieu *Pantocrator* qu'on approche en tremblant s'impose pour représenter une déité. Pourtant, comme nous l'avons déjà dit, elle ne laisse pas d'étonner quand Isaïe la décrit : le prophète voit le Seigneur que les séraphins n'ont pas l'audace, eux, de contempler. De plus, l'expression « haut et élevé » qui qualifie de trône sur lequel le Seigneur est assis se retrouve plus loin pour caractériser le serviteur souffrant : « mon serviteur sera haut et élevé » (*Isaïe* 52, 13) ; cet écho est d'autant plus remarquable que le serviteur en question est décrit comme un être écrasé, anéanti.

Que le plus bas soit paradoxalement élevé, que sa stature pourtant humiliée puisse être évoquée de la même manière que celle de Dieu sur son trône glorieux, tout cela constitue dès l'Ancien Testament un renouvellement sans précédent de l'image de la « divinité assise » qu'on trouve par ailleurs dans les paganismes ambiants. Dans le Nouveau Testament, le Christ en sa passion conjugue les deux passages – et bien d'autres encore : il est sur la croix le serviteur que le monde a tenté d'annihiler et il figure en même temps le roi sur son trône élevé.

Retournement

Les représentations vers lesquelles nous acheminent les textes bibliques ont donc incorporé des réalités qu'on pourrait dire contradictoires. C'est ainsi que le Christ en croix reprend et inverse la portée du serpent au début de la Genèse via celui que nous présentent les

« *Tout dit Dieu et Dieu lui-même se montre à ses amis* »

Nombres. Bien d'autres images informent la scène de crucifixion. Il est ainsi une image obsédante qui reparaît depuis le

livre de Josué jusqu'aux livres de Samuel : celle des rois suspendus, puis mis au tombeau sous de lourdes pierres. On peut montrer que ces passages forts, organisés en une série cohérente (*Josué* 8,29 ; 10,26-27 ; 1 *Samuel* 31, etc.), affleurent dans l'épisode « crucial » du Golgotha – tout spécialement chez Matthieu. Le Christ assume et retourne en obéissance salvifique les scènes dramatiques des rois hostiles. Il récapitule tous et tout et transmue en vie, dans son corps exposé, les corps de ceux qui ont refusé de s'offrir. L'image est visitée par le Christ et devient, sans qu'elle change (il s'agit toujours du corps suspendu d'un roi dérisoire), le signe d'une vie nouvelle.

Abondance

Pourquoi, en fin de compte, y a-t-il un commandement qui interdit la représentation ? Est-ce parce que Dieu serait définitivement caché ? Parce que les éléments de sa création pourraient nous entraîner loin de lui ? Au terme de notre parcours, j'oserais affirmer que la raison est inverse : tout dit Dieu et Dieu lui-même se montre à ses amis ; il affirme

ainsi qu'il ne s'adresse pas à Moïse comme aux autres prophètes, par des visions et des songes, mais qu'il lui « parle bouche à bouche » de sorte que Moïse « contemple la forme du Seigneur » (*Nombres* 12, 8). Le commandement du Décalogue peut alors être compris comme un moyen de réguler le trop-plein et non de s'adapter à une soi-disant parcimonie de la révélation. Si tout exprime Dieu au ciel, sur terre et dans l'abîme et si Dieu manifeste une propension à se faire connaître de ceux qui aspirent à contempler sa face (psaume 27, 8-9), alors il est nécessaire de ne pas encourager la représentation qui pourrait être faite de manière désordonnée. Il faut du temps et de l'expérience pour faire son chemin dans l'abondance et élaborer une vision juste à partir du foisonnement. Il faut vivre dans l'intimité de Dieu pour percevoir « la splendeur de sa face » et s'y habituer, pour trouver les mots et les formes aptes à la représenter. Le regard hâtif, qui s'arrête tout de suite à ce qu'il commence à apercevoir, verra de manière parcellaire et dévoyée une réalité en fait bien plus ample.

Dans nos débats actuels sur l'élaboration et la propagation d'images exaltant ou attaquant des personnages réputés sacrés, il me semble que la Bible peut devenir une partenaire de la pensée. Elle montre avec acuité les enjeux de la représentation et les interroge, les met en chantier, leur donne éventuellement des aboutissements inattendus. N'est-ce pas ce sur quoi nous tentons de réfléchir ?

Philippe LEFEBVRE



Retrouvez le dossier « **Religion et Spiritualité** »
sur www.revue-etudes.com